

Des récits et des hommes:

expérientiel de ST Eble août 2000

Mireille Snoeckx

Première esquisse

J'ai quelques connaissances à propos du récit. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de faire le point à partir de ce qui s'est passé pendant les trois journées de St Eble. C'est une écriture qui m'est nécessaire. J'aurais souhaité partager cette nécessité de l'écriture pendant le séminaire, partager l'écrit dans la filiation de la recherche expérientielle. Mettre un peu d'ordre ensemble.

Si je ne fais pas cette écriture, les savoirs qui émergent pour moi de ces journées vont rejoindre tous les autres qui s'incorporent sans se nommer et restent à l'état de friches conceptuelles. Je me sens démunie pour commencer, mais je ne vais pas me laisser freiner par ce désarroi, par une idée de plan, de projet précis. Je vais laisser parler les choses en moi. Il sera toujours temps de cibler, d'approfondir. Essayer de ne pas laisser fuir les pistes entrevues.

Ce qui organise la nécessité, il me semble, c'est la mise en lumière fulgurante pour moi de la puissance des enjeux des récits, de la puissance des récits. Ce n'est pas une découverte en soi, certes. C'est comme une force que je ne peux plus ignorer, laisser de côté dans le quotidien de mon travail. Puissance du récit comme mode d'expression, mais puissance du récit comme présence massive, comme mode de communication le plus utilisé. À tout moment, le récit est là, présent, ce qui en fait un objet de savoir à la fois le plus partagé et le moins connu. Lorsque nous avons envisagé une typologie des récits, nous avons pensé dans un premier temps que la situation expérientielle de St Eble favorisait les récits personnels. En réalité, tout récit est, a été, à un moment donné de sa création, un récit personnel, que ce soit le récit d'un événement, d'un rêve, d'un conte, même d'un compte-rendu. Le récit est toujours porté par une personne. Sans entrer plus en débat, l'évidence des récits personnels s'impose de par la méthodologie employée, revenir et partir de la subjectivité. Il s'agit bien d'une méthodologie, d'une méthode de travail en filiation phénoménologique, puisqu'elle se construit et organise ses données à partir de ce qui apparaît aux personnes à un moment donné.

Une chronologie des événements

Plusieurs temps vont rythmer notre recherche de St Eble, rythmer, parce que j'y ai distingué ce que je nommerai des pauses-débat ou pause errances, qui peuvent tout à fait être inclus dans le temps précédent ou suivant, c'est selon. Si je les mets en

évidence, c'est que ces pauses sont souvent masqués par l'action (d'explicitier ici), qu'elles sont considérées comme des synthèses, de simples mises en commun. Je considère que ces moments sont plus que des mises en commun et qu'ils fonctionnent comme des états de pensée, des ébauches de conceptualisation, des perspectives théoriques.

Expérientiation individuelle

Le premier temps oriente les subjectivités, par le choix du thème. Il s'agit d'avancer dans notre propre connaissance de ce qui se passe au cours de l'explicitation telle qu'elle se pratique pour nous actuellement, de pouvoir entrer en débats avec d'autres champs de connaissance, de la nécessité de comprendre ce que font les autres à partir de nos propres démarches de compréhension du monde et surtout d'avancer dans l'exploration des contenus de conscience. Il se prolonge par une expérientiation individuelle dans laquelle chacun est invité à produire un récit, et à se mettre dans une position lui permettant de repérer l'activité de pensée "faire un récit", de noter ce qu'il fait, comment il le fait, d'être dans une vigilance sur la construction du souvenir, sur le mode de contact avec le vécu.

Cela paraît au premier abord d'une simplicité enfantine. Bien entendu, nous nous trouvons en présence d'un emboîtement de vécus qu'il s'agira de différencier. Un vécu (V1) qui va être l'objet du récit, le récit de ce vécu (V2) qui correspond à une seconde sphère de vécu. Ce n'est pas tant le récit de V1 qui nous intéresse en tant que tel, que l'activité de pensée en V2 pour produire le récit exprimé lors de V2. En V2, ce qui nous préoccupe, c'est comment la personne organise la mise en mots sous forme d'un récit à partir d'un vécu en V1. Il y a donc un second emboîtement. Nous sommes en présence d'une activité de pensée V'2 de ce qui se passe en V2, V2 étant le récit d'une situation en V1. Le questionnement pour l'interviewer portera sur l'activité de pensée V'2.

Une catégorisation provisoire

Cette expérientiation individuelle est suivie d'une mise en commun en collectif, afin de déterminer des catégories, des critères qui nous permettent de comprendre comment s'organise l'activité de pensée afin de la questionner et de la documenter ultérieurement. Cette mise en commun s'effectue

sous le sceau de la lenteur. Il faut pouvoir et savoir résister à ce qui peut apparaître comme une expression individuelle d'une expérience, avec ce que cela peut comporter comme redites, comme déjà-vu, déjà entendu. Le pire piège en recherche, c'est d'ignorer l'allant-de-soi, le banal, le commun, la vulgate. C'est de vouloir à tout prix trouver quelque chose d'autre, du nouveau. La tendance est souvent de ne pas prendre en compte le semblable, ou plutôt de le considérer comme de l'identique et de ne pas questionner en quoi le semblable peut être différent. La mise en commun dans une situation de co-recherche, c'est d'aller jusqu'au bout des données recueillies. Ce n'est pas de satisfaire le besoin de paroles de participants. Certaines données confortent les premières catégories remarquées, d'autres introduisent à de nouvelles ou à des nuances. Là aussi, il est important de laisser les mots en l'état, de ne pas vouloir trop vite regrouper ce qui peut paraître comme analogue ou d'éliminer le flou, le mouvant, ou encore ce qui pourrait sembler impossible à documenter.

Au cours de cette première journée, nous avons répertorié douze rubriques: 1. le rapport à ce dont on parle, position de parole; 2. l'adressage, rapport à l'interlocuteur, contexte, effets sur l'autre, entretien de la relation; 3. organisation temporelle, rapport à la temporalité; 4. émotion, rapport à l'émotion; 5. projet, rapport aux buts; 6. ?; 7. les effets de l'écriture, les notes, le journal, fonction de; 8. forme de la parole, déclencheurs du récit; 9. le récit est producteur ...; 10. la régulation sur..., niveaux d'exigence, éléments/paramètres, structure aperceptive; 11. explicitation, resserrement/champ de conscience large, degré de liberté; 12. rapport à l'ordonnement, mise en intrigue, script.

Dans toute cette première partie, l'accent est surtout mis sur ce qui paraît constituer les caractéristiques de l'activité "faire un récit". Il semble se dégager une mouvance dans la définition "récit libre", récit d'un "événement", récit "déjà raconté", récit "spontané". Se manifeste très nettement l'importance de l'autre dans l'adressage, d'une sorte de porte d'entrée libre, d'une exigence de surveillance des effets du discours, d'une mise en scène de la situation, d'une certaine liberté dans la chronologie, d'un fonds émotionnel contrôlé à des degrés divers, d'une sorte de maîtrise du jeu dans la chronique.

Exploration des contenus de pensée en V2

Ce temps vise à instrumenter les catégories. En groupe de trois ou quatre personnes, l'objectif est de faire expliciter ce qui se passe pour la personne au moment de la production du récit. La difficulté réside essentiellement dans le questionnement qui doit porter sur le V2 et non sur le V1 en tant que tel ou sur le V1. Pourtant, certaines rubriques, notamment la position de parole, demande à vérifier

le mode de contact avec V1 pendant V2. Par facilité, nous avons considéré que le V2 était notre V1 de référence pour le questionnement et V1 l'activité d'élaboration de la pensée. Je ne pense pas que ce subterfuge nous ait vraiment aidés. Il a peut-être focalisé les difficultés de questionnement. Je pense qu'à ce premier stade de recherche, il suffit de désigner l'objet, l'activité d'élaboration du récit et de laisser faire l'interviewer. Il est nécessaire de pointer par moments le V2 de A, ne serait-ce que pour le rassurer, c'est son activité de conscience principale, son prendre pour thème. L'expertise de B réside dans l'accompagnement qu'il peut faire du passage V/V', sans qu'il y ait une obsession à rester sur V'. Dans l'observation de la situation de questionnement, nous avons pu noter que les questions directes étaient peu fructueuses et que nous devions accepter de passer quelquefois par V1 pour comprendre V'2. Par contre la connaissance complète et documentée de V1 ne semble pas nécessaire.



Nous avons décidé de laisser les groupes libres de leur choix, de leur questionnement, de faire un tour de piste et rapidement de faire le point sur ce qui s'était passé. Il est important que A, l'interviewé, ne participe pas au débat sur la manière de procéder afin qu'il ait l'esprit le plus disponible possible ou le moins orienté possible par nos attentes...

Le groupe dont je faisais partie a choisi de questionner et d'observer plus particulièrement cinq catégories a priori. Nous avons effectué deux séquences d'entretien avec une pause entre les deux. Le récit que nous qualifierons de personnel est connu des deux observatrices, ce qui provoquera par moments des interférences et du parasitage dans les observations. Il débute au cours d'une situation classique de dialogue en groupe, dans laquelle A prend la parole pour donner des informations par rapport au thème de discussion, ce qui entraîne des demandes de précisions de l'une ou

l'autre des personnes du groupe. A n'a pas prévu de raconter cette histoire. Cependant le type d'informations demandées lui fait entrevoir le récit et il hésite à continuer. Il va prendre des indices sur l'intérêt et la capacité d'écoute du groupe (mimiques, coups d'oeil, silence) avant d'accepter pour lui-même de raconter. Il estime "qu'il en avait trop dit", qu'il sentait la confiance du groupe, "qu'il ne s'est pas senti obligé". Au moment de la décision, bien qu'il l'ait déjà raconté plusieurs fois, il ne sait pas ce qu'il va dire, tout est ouvert, et l'émotion de V1 l'envahit ("un ancrage dans la poitrine avec des pics"), une émotion douloureuse qu'il peut contrôler, de la colère, de la rancœur ("Je ne l'ai jamais accepté"). Commence alors la mise en intrigue qui débute par la chute finale, la conclusion du récit en écho à une interrogation d'un participant : "A quoi ça sert de..." ? A choisit les événements selon l'approche "comment ça s'est passé pour moi" sans tenir compte de la chronologie ou même d'avoir été présent au moment de certains faits (pendant le cambriolage par exemple), en vérifiant régulièrement le degré d'engagement du groupe dans l'écoute, le degré d'adhésion des personnes. Le fil de l'histoire et le choix des mots s'effectuent autour de deux pôles, le sentiment d'impuissance de A et la constatation d'un monde de pourris, sans jamais omettre l'intervention positive d'une personne qui l'a aidée. Le "projet" que nous pouvons identifier dans un premier temps, c'est d'"obtenir l'adhésion du groupe de cette façon". En reprenant après-coup l'analyse, du point de vue du sens, le récit montre une bifurcation radicale dans la vie professionnelle de A. Le message possible, c'est-à-dire le sens du récit ce soir-là, pourrait ainsi se formuler : "J'aurais pu être un autre que celui que vous connaissez là; j'aurais dû être chercheur; je suis formateur."

Au cours de la présentation des différents groupes, je suis suffoquée par quelques aspects récurrents du récit.

- Tous les récits sont "personnels". Je leur donne un titre d'après ce que je peux comprendre de la restitution par les membres des groupes: "les agapanthes", "Petra", "Renoncement", "Viol intellectuel".

- Ils ont déjà été racontés.

- La force et la présence massive de que nous avons nommé l'adressage. C'est bien à partir et en fonction des autres que se décide et s'organise le discours. Le rapport à l'autre est déterminant dans le choix du récit, sur les éléments sélectionnés, son ordonnancement. Ce rapport à l'autre est à approfondir.

- La véracité. Ce n'est pas tant une description fidèle et exhaustive des événements de la situation qui importe le plus, mais de dire quelque chose de soi dans l'échange. Les buts conscients signalés sont "partager". Le sens profond touche à la personne. Aucun récit n'est anodin. Le rapport à soi semble plus déterminant que le rapport au vécu lui-même. Tout se passe comme si le vécu était signifiant d'une part identitaire de la personne, qu'elle découvre par le questionnement d'explicitation sur le V2, souvent au moment de la pause, après le questionnement.

- Les émotions guident le récit à des degrés divers et fonctionnent comme instrument de régulation de la mise en intrigue.

- Il y a prise de risques de la part du conteur.

- À l'intérieur d'une situation de communication, des récits surgissent. Très certainement une dimension contractuelle est à l'œuvre : comment fonctionne-t-elle ? À comparer à celle que nous réalisons dans l'entretien d'explicitation.

- Les situations de communication sont une suite de récits successifs qui prennent appui les uns sur les autres ou réorientent le discours à partir d'une constante vigilance des effets sur les autres et de sa place dans le groupe. À vérifier, à approfondir.

Je reviens à ce moment-là vers la consigne : qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que je fais lorsque je produis un récit libre. C'était la consigne de départ. Qu'est-ce qui me fait dire que c'est un récit libre ? spontané ? banal ? Je peux constater qu'il s'agit chaque fois d'un événement pour la personne, même si le raconter semble advenir par hasard, " l'occasion, l'herbe tendre et aussi quelque diable me poussant... (La Fontaine, Les animaux malades de la peste). Le " Il n'y a que des récits en fait " et " Tout récit dit quelque chose de profond de la personne ", ces deux aspects me bouleversent. Combien de récits ai-je écoutés d'une oreille distraite, plutôt combien de récits ai-je entendus sans y attacher d'importance ? En même temps, je me demande, mais qu'est-ce que c'est un récit ? A partir de quel instant le discours devient récit ? Est-ce que chaque récit est en réalité un récit de vie ? Le récit est-il le même dans une situation de communication à plusieurs (ou à deux pour une des situations) ou si la personne répond à une demande explicite de quelqu'un ou si elle décide de faire le récit de... ?

En reprenant le récit effectué par le A de notre groupe, nous avons pu repérer ce qui serait un ante-début au récit lui-même qui débute véritablement par la phrase de A : " J'en ai déjà trop dit. Puisque c'est comme ça, je vais tout vous dire ". Mais le récit pointe déjà bien avant dans les in-

formations que A donne au groupe. Il peut choisir de continuer ou pas, de rester sur le registre informationnel ou d'aller plus vers le récit lui-même. Cette dimension du choix (délibéré ou non) donne sans doute cette impression de liberté et d'ouverture que presque tous les sujets ont mentionnée.

Pause errance

Avant d'entrer en expérientiel à nouveau, nous reprenons à la fois les catégories et les tableaux des premières expériences. Il s'agit de repérer ce que nous avons pu commencer à documenter, ce que nous n'avons pas abordé dans les premiers questionnements.

Pas de référence à la position de parole, par exemple. C'est une donnée du recueil des discours que la plupart des " théories ", des méthodologies, ne signalent pas. La manière dont les personnes sont en contact avec ce qu'elles racontent ne fait pas l'objet d'un débat. La question de la véracité des propos, si, mais il s'agit le plus souvent de position de principe, du type, faire confiance au sujet, ou relativiser ce que dit le sujet, ne pas être naïf, etc. Je schématise, mais il me semble que le paradigme de la subjectivité n'est pas travaillé comme il devrait l'être. En ce qui concerne l'explicitation, cette position de parole est une nécessité et elle peut être repérée par trois indices, la singularité, le remplissement sensoriel, la présentification. Si l'explicitation a déterminé ces indices comme étant essentiels à sa pertinence, cela ne signifie pas que ces indices ne soient pas présents dans d'autres approches.

Qu'en est-il du récit ? Quelle est la qualité de position de parole dans le récit ? Est-il possible de déterminer différentes positions de parole ? En référence alors avec celle de l'explicitation ou autre ? Il me manque des concepts ou je ne sais pas quoi pour aborder cette rubrique. Notamment, je me demande, mais qu'est-ce que c'est la parole alors ? et cette interrogation émerge aussi dans le groupe. J'ai un vif besoin d'ouvrir un livre car apparemment, à ce moment-là, rien ne semble disponible pour moi dans ce domaine. Pourtant, j'ai animé un atelier " Les mots pour dire, pour apprendre, pour comprendre ", mais rien ne vient.

Pierre propose trois types de parole, " la parole vide ", la signification des mots dans laquelle il n'y a ni d'expérience du mot, ni de sens conceptuel ; " la parole signitive " (ou conceptuelle, ou catégorielle), tout ce que je sais de ce mot ; " la parole expérientielle ", ce qui se donne à soi de l'expérience de ce mot dans le vécu. S'il existe un degré de remplissement pour la parole expérientielle, sans doute y a-t-il un degré de remplissement conceptuel ? Très certainement des modes mixtes fonctionnent entre parole signitive et parole expérientielle. Je prends ce qui se dit comme ça, je devrais entendre Pierre depuis un point de vue phé-

noménologique, mais je n'y arrive pas, pas si vite. " Parole vide " me trouble, sauf si je rapporte ce concept aux désordres langagiers, aux discours de certaines personnes, des discours qui fonctionnent avec des phrases stéréotypées, ou qui alignent des mots sans réel souci de l'interlocuteur. Comment Damasio parle-t-il de ça ? Je sais que c'est important pour aborder les différences et les similitudes des démarches. Je sais que je devrais lire. Je pense à Ricoeur, à Du texte à l'action qui attend dans ma bibliothèque. Nous avons d'ailleurs utilisé certains de ses concepts comme " mise en intrigue " mais nous n'avons pas travaillé la référence. Je sens le collectif perplexe.

Une autre rubrique est au contraire très fournie, l'adressage. Les régulations sur... sont nettement visibles. Dans le récit, garder le contrôle social de la situation semble une dimension importante. Les effets sur l'autre sont constamment vérifiés et régulent le script. Dans le récit, ce qui est mis en évidence, est-ce la singularité du geste ou des classes de problèmes, des classes de gestes à travers des singularités ? Il apparaît aussi une nouvelle rubrique, celle d'une dimension contractuelle, dont notamment le statut des interlocuteurs, la négociation, la co-construction, les attentes. Je pense que cette dimension a encore d'autres aspects que le statut mais je ne sais pas comment le parler. Cet adressage qui s'impose ainsi massivement est à vérifier. Il y a peut-être autre chose aussi dans le contenu de conscience dans l'adressage. Peut-il y avoir des conflits de volonté, des orientations de l'attention qui se manifestent ? Cela nous donne une quatorzième rubrique...

Un long moment de réflexion aussi sur le récit. Je sais que les récits de vie ne sont pas travaillés de la même manière par tous ceux qui utilisent le récit de vie en formation et en recherche. Je connais plusieurs manières, mais est-ce que cela nous aide en ce moment ? Là aussi, il me semble que nous aurions besoin d'un éclairage dans ce domaine. Tout récit est-il un récit de vie ? Et les contes ? les histoires ? les comptes-rendus ?

Je suis en déséquilibre entre approfondir un aspect d'un point de vue théorique, rassembler ce qui existe déjà, entrer en écriture de quelque chose et continuer à documenter. Sans doute suis-je la seule, le mouvement du collectif étant expérientier, expérientier. C'est vrai, moi aussi, je désirerais me retrouver dans la position confortable du A. Je pense que c'est un aspect dont il faudra parler, de ce manque. Cela module sans aucun doute ce que nous faisons. Je suis là avec mes incertitudes. Je n'ai pas envie de travailler seule. Je le fais déjà toute l'année, cette solitude de la réflexion. Enfin presque. Avec Malika, il y a comme ça de petits moments. Je choisis de rester avec le groupe et de laisser le théorique pour une autre fois.

Les histoires de tante Yvonne

Notre groupe, qui intègre un transfuge, va travailler sur " Les histoires de Tante Yvonne ". Cela m'intéresse. Je ne sais pas ce qui me fait penser ça, mais je sais que je vais être émue. Déjà hier, j'ai pleuré silencieusement pendant l'entretien. Les récits m'affectent. Le thème, présenté comme " une saga ", des histoires qu'on raconte en famille et qui commencent à être racontées par d'autres maintenant, ça m'émeut, ça m'intéresse. Je suis tendue. J'ai l'impression que je vais pouvoir toucher quelque chose d'important, un de ces moments où une histoire singulière devient une histoire collective. Je ne sais rien encore, mais je pense tout ça. De plus la détermination de R. qui veut comprendre ce que c'est de raconter des histoires de Tante Yvonne me conforte dans l'idée que le projet, le sens, les buts ne vont pas être anodins.

" Les histoires de tante Yvonne ", c'est délicat. J'ai l'impression que je vais pouvoir comprendre beaucoup de choses. La position d'observatrice me semble la meilleure. Comme B, je le sais, je vais être entraînée par A, tellement tournée vers A, que je ne pourrai rien noter. Est-ce que cela veut dire que je ne fais pas confiance dans l'observation des autres ? Pour moi, ce n'est pas un exercice, ni même simplement un moment de recherche et de partage, non, c'est un enjeu de savoir. Notre groupe prend beaucoup de temps pour déterminer les rubriques, décider qui sera B. Est-ce que j'ai peur d'être un B sous le regard des autres ? Je sens qu'il y a aussi ça qui se joue dans le groupe. Je sens comme une jubilation et la place de B ne me permettrait pas, du moins je l'imagine à ce moment-là, d'être attentive à l'objet de savoir. Je résiste pour ne pas être B. Bien sûr, le travail de B va être délicat, mais ce n'est pas seulement cela qui fait ma résistance. Je m'aperçois que nous n'avons pas tous le même point de vue sur l'exercice et cela complique d'autant plus le choix des rubriques et le travail de B. Je vais rassurer R. qui attend sagement.

Pour moi, à ce moment de la recherche, la rubrique mise en intrigue me laisse indifférente. Je sais que le récit va tordre le cou à la temporalité, qu'il va y avoir mise en scène. Je suis plutôt en recherche de la compréhension du mode de contact avec le vécu, du sens, du projet. Je n'ai pas d'indications à proposer sur comment questionner. J'ai le sentiment que cette exploration doit se faire et que pendant l'exploration les questions pertinentes apparaîtront, que ce n'est pas parasite si la personne revient au vécu du récit, au récit lui-même plus que au comment elle élabore le récit. Il me semble que c'est à nous de repérer et de classer les différents niveaux dans un deuxième temps, que pour avoir l'un, tous les différents niveaux sont à prendre en compte, qu'ils s'appuient les uns sur les autres. Ce qui me semble essentiel, c'est d'être mo-

bile, d'accepter de revenir au V1. C'est très théorique, j'en conviens. Je n'ai pas de forme de questions et B qui se lance souhaiterait bien un peu plus de propositions. Je n'en ai pas de concrètes. Seulement de la confiance dans la technique et surtout dans le récit. Et encore plus dans A qui souhaite comprendre. Et puis, c'est une recherche, nous pouvons ne pas y arriver.

Je pense que ce qui me fascine, c'est d'approcher ce moment au cours duquel une histoire personnelle devient une Histoire, un conte. En tout cas, c'est comme cela que j'imagine les Histoires de Tante Yvonne. Je me sens fébrile, dans une excitation intellectuelle intense et dans une grande impatience. Il me semble que je ne suis pas très disponible aux autres. Cela m'ennuie et en même temps cela m'énerve de penser que je devrais être disponible aux autres, peut-être prendre ma part de B, que je n'ai pas assez de courage pour le faire, qu'il y a un enjeu là aussi qui perturbe la recherche, des trucs comme ça me traversent l'esprit. Et ça m'irrite.

R est devant nous. Elle ne sait pas ce que nous allons investiguer plus particulièrement, mais elle connaît les rubriques.

Quand R. commence à évoquer une situation dans laquelle elle raconte une histoire de Tante Yvonne, j'ai de nouveau la conviction que, quelle que soit la forme du questionnement, nous allons pointer des éléments très importants. Elle est très tranquille. Elle choisit très rapidement un moment spécifié, " le moment et le lieu qui conviennent le mieux pour raconter les histoires de Tante Yvonne ". Elle commence à décrire le V2 et je suis toute suite prise à la gorge par ce temps du V2. Je ne suis pas la seule, si j'en juge à l'attention extrême de mes coéquipiers. Je suis touchée par l'atmosphère. R est bien dans la création d'une histoire de type conte avec l'importance du lieu, du moment. Les histoires de tante Yvonne ne se racontent pas n'importe où, n'importe quand et pour n'importe qui. Elles existent d'abord pour un public privilégié. L'adressage, encore l'adressage. Le moment spécifié est particulièrement émouvant puisque, cette fois-là, une nouvelle personne élargit le public habituel de ces histoires, la future belle-fille. Là, j'ai le souffle coupé. J'ai bien de la peine à remplir mes rubriques. Je me sens profondément émue.

Ce que j'ai pu repérer dans le questionnement, c'est l'importance d'être mobile dans sa pensée de questionneur, de jouer avec les sphères du vécu sans être dans une logique de la systématisation pour chacun d'entre eux, la difficulté de faire des liens en fonction de la situation de recherche (les rubriques). B reste le maître du jeu dans la recherche des informations et il est encore très difficile de " passer le questionnement " à un autre B en cours d'entretien. Sans doute parce que nous n'en avons pas l'habitude entre nous. Comme observa-

trice, il y a des moments au cours desquels, je suis déplacée de ma position d'extériorité (trouver les éléments qui documentent les rubriques sélectionnées) pour me retrouver prisonnière du récit. J'entends par là que le récit a une telle puissance identificatoire que les émotions et les projections de l'observatrice surgissent au cours de l'explicitation en harmonie avec R, la conteuse. Je ne peux pas être complètement dans l'indifférence ou du moins dans la distanciation de la recherche. Même l'explicitation du récit piège autant que le récit lui-même.

C'est le sens profond du récit qui m'apparaît presque immédiatement. À tous je pense. Je le sais à l'émotion qui vibre dans le groupe et aux regards qui s'échangent furtivement. Nous n'avons pas eu le temps de confronter nos constats puisque le séminaire s'achevait dans l'après-midi. Ce qui suit devrait sans doute être modélisé par l'analyse de la retranscription du questionnaire.

- Il s'agit pour A d'une activité fondamentale pour elle, une manière de participer à une mémoire infinie, je dirai à une activité, une mission qui donne accès à l'éternité. S'il est vrai que les histoires de tante Yvonne sont d'abord des histoires d'une famille (ou pourraient être réduites à cet aspect d'une filiation familiale particulière), elles prennent néanmoins une dimension collective significative qui va au-delà d'une mémoire sociale située, pour donner témoignage d'une histoire de l'homme en tant qu'humanité. R. se sent investie ou investit une fonction de mémoire sous forme de plusieurs cercles. Plusieurs éléments contribuent à comprendre ce sens profond du récit et à identifier les cercles :

- le cercle de la saga familiale singulière. Les histoires se racontent dans un lieu privilégié, celui de la maison familiale, à des interlocuteurs précis, le fils, la future belle-fille, les petits-enfants, la famille proche. Si elles peuvent être racontées dans d'autres lieux, il n'en reste pas moins que la maison joue le rôle de point central, de lieu symbolique du lien. (adressage, circonstances, contrôle sur les émotions des interlocuteurs...)

- le cercle de la saga sociale. R. choisit les événements à raconter (élaboration de la mise en intrigue) de manière à situer le personnage de Tante Yvonne dans une époque donnée (avant la démocratisation), dans une classe sociale définie (la petite bourgeoisie de province vue par une bourgeoisie parisienne) et dans une conscience morale particulière (la religion catholique). Elle fait de Tante Yvonne l'archétype de la petite bourgeoise provinciale catholique dont la naïveté est révélatrice des valeurs de l'époque. Que ce soit le mariage de la fille de tante Yvonne ou les pommes volées, (c'est moi qui donne les titres), les situations présentées montrent sous une forme humoristique les valeurs d'une classe sociale et les regards des autres sur celle-ci. L'accent sur une

héroïne dont la maladresse devient la principale caractéristique permet aussi de pointer les rapports masculins/féminins. Ainsi, les caractéristiques du personnage en tant que " héros naïf ", le souci de la conteuse " de ne pas ennuyer ", " de faire rire " vont guider la mise en intrigue dans le choix du déroulement du récit, dans l'utilisation de phrases " pivots ", toujours les mêmes pour le même récit (R. les a toutes préparées maintenant), dans l'occultation d'une partie des événements (le bébé qui naît trop vite après le mariage ne survivra pas, mais cet aspect n'est pas évoqué dans le récit). Ce second cercle donne aux histoires de Tante Yvonne une dimension collective qui élargit la sphère de la mémoire familiale et s'adresse à une collectivité élargie. Vous êtes intéressé par ces récits. Ils prennent un statut de mémoire collective qui émeut et, en même temps donnent des indications particulièrement précieuses sur une période donnée, notamment la perception subjective d'une classe sociale.

- Le cercle de la saga humaine. Si les anecdotes s'inscrivent dans une époque donnée (R. constate avec mélancolie que certains traits qui caractérisent certains aspects du récit, les leçons de catéchisme par exemple, peuvent ne plus rien représenter pour les nouvelles générations, ce qui la trouble), il n'en reste pas moins que les valeurs véhiculées parlent aux spectateurs de vie, d'amour, d'altruisme, de naïveté, de superficialité, de conformisme, de normes, de rapports de pouvoirs qui sont en jeu dans les relations humaines. Tante Yvonne parle ; elle est parlée par ce qui fonde l'humanité : la conscience, l'inconscience, l'amour, la continuité et c'est en cela, que les histoires de Tante Yvonne rejoignent les contes des siècles passés. Ce sont des contes modernes qui empruntent d'ailleurs certains traits morphologiques des contes (atmosphère, chutes, acteurs etc). La présence de ce troisième cercle est d'ailleurs confirmée par R. elle-même après le premier entretien. La pause lui permet de comprendre une émotion ressentie lorsqu'elle raconte une histoire indienne. Celle-ci a trait à la fonction de mémoire d'un peuple. À chaque génération, des informations sont perdues. Mais ce à quoi sert la mémoire (ici à faire tomber la pluie) est toujours possible, tant qu'une seule personne sait au moins qu'une histoire existe (un rituel, une phrase à prononcer, même si il n'y a plus connaissance de la phrase).

Cette fonction de mémoire dont s'est investie (ou a été investie) R est inscrite dans son histoire de vie personnelle. La place qu'elle occupe dans la fratrie (la benjamine née avec une différence d'écart avec les aînés), le moment de sa vie (l'âge et le fait d'être grand-mère), ces caractéristiques sont déterminantes pour accepter et investir le rôle (elle est sollicitée pour raconter les histoires). Evidemment, je suis profondément émue. J'espère bien être un jour grand-mère. Mais je suis aussi

dans une certaine fébrilité. J'ai la conviction d'approcher, je ne sais pas nommer ce que j'approche. C'est quelque chose comme le moment où une histoire personnelle devient une Histoire, les facteurs qui le favorisent. Sans doute cette conviction et cette jubilation intérieure couplées à l'émotion (l'identification au rôle de grand-mère) augmentent mon attention, mais aussi inhibent par moments la prise de notes. La rubrique " mise en intrigue " par exemple ne me paraît pas judicieuse à approfondir, sauf si le chercheur souhaite comprendre le fonctionnement spécifique de la mise en mots du récit de ce point de vue-là, le style du conteur etc. Je me rends compte que ces éléments-là me sont déjà familiers et qu'ils m'importent peu à ce stade de l'investigation. J'ai même l'impression d'avoir touché à l'essentiel et qu'il est nécessaire de le saisir, de l'identifier avant de continuer à documenter des rubriques. Je m'aperçois que je désinvestis le second moment d'entretien. Il confirme ce qui est apparu lors du premier questionnement. Par contre, j'écoute R dans son récit et oublie les rubriques !

Pistes et perspectives

Quel bilan pour ces journées autour du récit ?

D'abord une confirmation qu'il est possible avec le questionnement explicite d'obtenir des informations sur comment la personne s'y prend pendant qu'elle produit un récit. D'accord, nous connaissons la puissance du questionnement, mais le mettre en évidence me paraît un élément important. Quand des chercheurs utilisent le récit comme recueil de données, ils ne se préoccupent pas nécessairement de comment la personne produit son récit. Ou s'ils s'y intéressent, c'est plutôt en termes de contextes (favorables ou non), de contrat (pertinence et compréhension de la consigne). La présence de l'autre est signalée mais plus dans des rapports de confiance, de proximité ou non, de dissymétrie de statut.

De même la production de connaissance dans le récit est à approfondir. Connaissance sur soi. Connaissance sur quelque chose. En effet, si le sujet se trouve dans une situation dans laquelle il maîtrise le discours, s'il effectue un contrôle social plus ou moins vigilant, cela ne veut pas dire qu'il y ait production de connaissance pour lui, voire élaboration d'une prise de conscience. En effet, au cours de notre recherche, c'est après l'explicitation que nos A ont approché, à des degrés divers, la signification profonde de leur récit. Peut-être y a-t-il aussi à différencier les récits provoqués pour la recherche par un chercheur, pour une analyse de pratiques et les récits produits au cours des conversations ordinaires. Le statut de la connaissance n'est sans doute pas équivalent, mais je fais l'hypothèse que dans toutes ces catégories, les personnes disent quelque chose d'elles-mêmes. Que ce quelque chose soit déjà formulé, voulu ou

pas, ou que ce quelque chose soit encore non conscient. L'autre volet concerne la prise de conscience. IL n'est pas sûr que le récit soit suffisant pour mettre le processus à jour pour le sujet lui-même. Il est sans doute pertinent pour le destinataire (et ça reste à vérifier). Bref, le récit permet de dire, mais il n'est pas sûr qu'il soit nécessairement entendu, du fait de son usage courant. Tant mieux, car si, à chaque histoire que je raconte, je devais être consciente des enjeux possibles, sans doute serions-nous bien silencieux...

Quant au rapport au passé (la présentification), il me semble qu'il s'effectue surtout par l'émotion. Surtout si le récit a déjà été raconté plusieurs fois, il n'est pas nécessaire d'être en contact avec le passé, ni même d'être dans la vérité de l'action, puisque le récit donne à voir autre chose que l'action elle-même. Le récit met le sujet en scène, en intrigue, pas seulement parce que le sujet veut nécessairement se mettre en valeur, mais aussi parce que la mise en intrigue permet de conserver le lien entre le narrateur et le narrataire.

Du coup, se pose pour moi la pertinence de l'outil recueil de données en fonction de l'objet de recherche... Et aussi, la question de la vérité, plutôt de la véracité des événements. Le récit est vrai, mais de quelle véracité ? Peut-être cela pose-t-il la question de la manière d'interpréter des récits et de des entretiens par l'explicitation. Des méthodes différentes sont-elles nécessaires ?

Sur la catégorie adressage, il me semble que cette dernière est à explorer. Elle est très certainement déterminante dans l'accueil des données. Le rapport proximité/distance, la question de l'implication sont, à mon sens, à prendre en compte du point de vue de la validité des données et de la production des résultats.

Toutes ces réflexions que j'énonce, comment vont-elles cheminer dans le groupe ? Les journées de ST Eble qui se dessinent de plus en plus comme des journées de co-recherche sont-elles des moments isolés dans l'année ou dans le cycle du groupe ? Comment reprendre certains aspects ? Comment continuer ?

Mireille Snoeckx, 5 janvier 2001